

ment vendre une marchandise innommable, l'être tour à tour écrasé par deux forces antagonistes :

« Deux équipes, toujours les mêmes, blanches toutes deux. »

« L'une porte les couleurs de l'administration. L'autre les couleurs de l'homme d'affaires. Le nègre fait le ballon. La lutte, autour du ballon, est farouche. »

Pourquoi l'homme d'affaires se gênerait-il avec le nègre, quels scrupules le retiendraient? S'il est là pour faire fortune, le nègre est là pour acheter :

« D'où vient ce que l'on vend aux pauvres nègres? Des ciseaux dont les branches ne se touchent pas, des couteaux qui ne coupent pas, des miroirs qui ne reflètent pas, des savons qui ne moussent pas, des parfums sans odeur, des peignes sans dents, des chandelles sans coton... Et l'on pourrait aller jusqu'à dire des flûtes sans trous! Où sont ces usines sournoises qui travaillent à mal travailler, parce que c'est assez bon pour toute une partie de la terre? Marchandise de traite! »

Pourquoi le « coupeur le bois » qui vient exploiter les forêts se gênerait-il davantage? Il apporte avec lui une philosophie souriante qu'il débite en sages préceptes :

« Là, plus de préjugés, faites tirer l'arbre avec ce que vous avez sous la main, hommes, enfants, femmes, même si elles ont un gosse dans le ventre ou dans le dos. Tant pis si les seins tombent et raclent la terre. Avant tout, sauvez la bille!... Un jour, je suis allé dans un village, j'ai pris les femmes, je les ai attachées à mon automobile... »

Albert Londres assiste à la paye, dans un chantier particulier. Ce spectacle banal va nous montrer que l'administration ne se gêne pas davantage pour pressurer le nègre, qu'elle « spolie, par ailleurs, à coups de réquisition » :

« Je dois vous prévenir, Monsieur Bernard, dit le chef de chantier, que le commis de l'administrateur est venu, voilà dix jours, se faire régler les impôts des hommes. Quoi! fit Bernard, il n'a pas le droit. Et vous avez payé? — Oui... »

— Vous avez eu tort! Ces hommes ont déjà dû régler l'impôt au chef de canton. Ainsi, ils l'auront payé deux fois. Que vont-ils toucher maintenant? Enfin, c'est fait. Poincaré, explique-leur que le commandant est venu encaisser leur impôt, et que nous allons retenir cette somme sur leur mois... »

« Zié a gagné 77 francs dans son mois. Le patron a payé 88 francs d'impôt : 40 pour la capitation, 48 de rachat de prestation. Après un mois de travail dans la forêt, Zié doit 11 francs. »

Tu comprends? lui demande-t-on...

...Voyons, Bernard, intervient Albert Londres, s'ils sont envoyés au travail de la forêt, ils ne peuvent aller aux prestations, pourquoi leur demande-t-on 48 francs parce qu'on les force à une besogne plutôt qu'à une autre?

— Ça, fait Bernard, c'est « manière pour nègres ». Alors, les blancs n'ont pas à comprendre...

...Baoulé avait 128 francs d'impôts, 40 pour lui, 40 pour sa femme, 48 pour rachat. Son gain n'était que de 73 francs...

Un mois de souffrances dans la forêt, et pour salaire, une dette. L'organisation du travail laisse peut-être à désirer, en Afrique! »

D'abus en abus, de « droit » en « droit », quoi d'étonnant à ce que les blancs finissent par s'arroger le droit de vie et de mort sur la masse indigène. Tuer un noir, qu'est-ce que cela?

— « Tuer, tuer! dit à Albert Londres un blanc qui vient, précisément, d'en abattre un. Quand ma lampe-tempête s'éteint, si je souffle dessus, la flamme dure moins. J'ai soufflé sur un nègre : Je l'ai tué... Sait-on quand on a tué un noir? Tous les noirs sont prêts à être tués. »

Après ces quatre mois passés au milieu de « ces grands gaillards, squelettes impressionnants, dont la désolation est sans nom, qui se traînent comme des fantômes », il faut tout de même bien dégager une leçon. Albert Londres commence par dresser un bilan :

« Entre Octobre 1926 et Décembre 1927, trente mille noirs ont traversé Brazzaville pour « la machine », et l'on n'en rencontre que 1.700 entre le fleuve et l'Océan. »

« Les Belges venaient de construire 1.200 kilomètres de chemin de fer en trois ans, avec des pertes ne dépassant pas trois mille morts, et chez nous, pour 140 kilomètres, il avait fallu dix-sept mille décès. »

Nous ayant dépeint cette race si foncièrement bonne, si solidaire et si dure à la peine, il se demande quels sont les résultats du colonialisme français :

« Où nous devrions travailler à peupler, nous dépeuplons. Serions-nous les coupeurs de la forêt humaine? Où nous a conduits cette méthode? A une situation redoutable. Depuis trois ans : 1° Six cent mille indigènes sont partis en Gold Coast (colonie anglaise); 2° deux millions d'indigènes sont partis en Nigéria (colonie anglaise); 3° dix mille indigènes vivent hors des villages, à l'état sauvage (plus sauvage) dans les forêts de la Côte d'Ivoire. »

« Ils fuient : 1° Le recrutement pour l'armée; 2° le recrutement pour les routes ou la machine; 3° le recrutement individuel des coupeurs de bois. C'est l'exode! »

On devine dans quel sens notre journaliste conclut. Ce qui le choque, ce n'est pas l'affreuse servitude d'un peuplé tout entier, c'est avant tout, le gaspillage de la main-d'œuvre, la gabegie, l'ignorance, et la torpeur de l'administration :

« L'humanité et notre intérêt bien compris nous commandent de ménager les indigènes et de leur adjoindre le machinisme moderne. »

« Sauvons notre Afrique! Un peu moins d'argent dans la caisse et un peu plus de matériel. » Car il y a, paraît-il, « trois cents millions dans la caisse de réserve, mais ni un camion à benne, ni un rouleau à vapeur, ni une voiture à bras. Rien que des nègres et des nègresse, une pierre sur la tête, et une latte d'arlequin à la main. »

En somme, le plaidoyer d'Albert Londres, est en faveur, non pas des hommes dont il raconte le martyre, mais d'une « exploitation rationnelle, heureuse, rapide, de notre domaine colonial ». Eh oui, bien sûr, de temps en temps, devant la détresse infinie de ce peuple d'esclaves, des larmes mouillent ses yeux, un cri d'humanité monte à ses lèvres, on le

sent chanceler sous la pitié qui l'envahit, on attend le mouvement de révolte qui ne peut pas ne pas jaillir, on lit d'un cœur tendu, prêt à être comblé... Mais non, le journaliste réparait : la petite bourgeoisie en pantoufles qui lit le *Petit Parisien* n'a que faire de pitié, encore moins de révolte. Il ne faut la troubler, ni dans sa digestion, ni dans sa conception bien sage de la « France libératrice ». Pour mieux dissiper l'impression de malaise un peu vague qui aurait pu s'emparer des lecteurs, l'enquête se termine sur quelques petits coups de trompette littéraire. Et le voile retombe, plus pesant que jamais, sur cette Afrique muette d'où « rien ne nous parvient de ce qui s'y passe. Le soleil pompe le sang des drames, et tout est dit... »

Non, non, tout n'est pas dit. Des ouvriers, heureusement, ont lu ce témoignage. Eux, ne l'oublieront pas. En apprenant l'indicible misère de leurs millions de frères, ils comprendront, ils serreront les poings.

Frères noirs, tout n'est pas dit!

MAGDELEINE MARX.

Dans son prochain numéro

## CONTRE LE COURANT

publiera une partie

de la magistrale étude de :

# L. TROTSKY

consacrée à la Critique du Projet

de Programme de l'Internationale

Tous les militants voudront lire ces pages de notre grand camarade !